

Mais de quel droit un « métaphysicien » pourrait-il faire la leçon aux spécialistes d'une discipline empirique ? En fait, l'auteur se réclame d'un « plaidoyer pour la philosophie ». Il s'inspire en particulier de l'anthropologue Talal Asad pour remettre en cause le concept christiano-eurocentré de religion pour le remplacer par celui de tradition. Loin de tout dogme théorique sur le monde, une tradition serait plutôt une façon de vivre et d'agir, « un espace de dialogue et de conflits (...) concernant l'interprétation de l'essence de cette tradition elle-même » (p. 20). Le philosophe reproche néanmoins à Asad de négliger la dimension métaphysique inhérente à la tradition. Se démarquant de certaines approches décoloniales, il refuse tout traditionalisme figé, au nom d'une critique interne aux traditions qui seule pourrait les historiciser. C'est dans cette perspective qu'il tente de faire dialoguer le « tournant décolonial » avec le « tournant ontologique » de l'anthropologie. Et s'il esquisse ainsi un « tournant métaphysique », celui-ci se fonde sur le fait que les mondes humains ne sont des totalités signifiantes que dans la mesure où ils sont connectés à partir de leurs propres limites qui les ouvrent sur l'invisible. L'ouvrage soulève ainsi des questions essentielles au carrefour de la philosophie et de l'anthropologie, et il apporte un nouvel éclairage dans l'examen des problèmes liés aux situations subalternes qui échappent au modèle d'une rationalité théorique.

La position de l'auteur reste néanmoins celle d'un frontalier et son propos n'a rien de l'académisme philosophique et encore moins de l'empirisme des sciences sociales. On pourrait d'ailleurs l'interroger sur sa propre tradition critique, même s'il esquisse une réponse au chapitre V : « Barzakh ou comment les rêves font imploser l'ontologie ». Barzakh – frontière ou isthme en arabe – c'est l'autre part du rêve qui remet en cause la conception du réel patentée par nos sciences humaines. Les théosophes néoplatoniciens de l'âge d'or de l'Islam l'ont appelé « *âlam al-mithâl* » : le monde imaginal. L'orientaliste Henry Corbin parle à ce propos « d'images métaphysiques » assurant un passage réversible entre l'intelligible et le sensible.

Mais Barzakh a été inspiré de la « *Chôra* » platonicienne, ce genre d'être « invisible » qui selon le *Timée* serait un lieu qu'on ne saurait voir ou concevoir parce qu'il ne relève ni du mythe, ni du *logos*, mais plutôt du rêve. Si la *Chôra* est la face obscure de l'ontologie antique, l'auteur semble poursuivre, dans les pas de Corbin, le retour du schème imaginal vers la tradition occidentale afin d'élargir le spectre anthropologique des « non humains ». Aux bords d'autres mondes... vers une véritable décolonisation des savoirs ?

Harney, Stefano, et Fred Moten. 2022 [2013].

Les sous-communs.

Planification fugitive et étude noire.

Traduit par Rémi Astruc et al. Montreuil :

Éditions Brook.

Franck F. Ekué

Laboratoire GERIICO, Université de Lille (France)

franck.freitas-ekue@univ-lille.fr

De par son titre énigmatique et son sous-titre évocateur, voici un texte d'une originalité subversive. L'organisation de la traduction (de l'anglais états-unien au français), sous forme d'un travail collectif monumental à cent cinq mains, donne le ton. À l'invitation des auteurs – Harney est enseignant-chercheur en sciences sociales, Moten est poète professeur à l'Université de New York – ce choix reflète l'éthique intellectuelle défendue par ces derniers, à savoir *l'étude*, comme expérimentation et élaboration *en commun* d'une pensée (p. 132). Celle-ci pourrait s'opposer à la collaboration « instrumentale », de moyens optimisés en vue d'une fin, conformément aux nouvelles exigences imposées par l'Université, ou plus largement par les « appareils d'États ». Ces derniers sont vivement critiqués pour être les instruments d'un ordre social dominant, résolu à neutraliser la portée factieuse des minoritaires – soit la horde de femmes et d'hommes qui constituent les sous-communs (les noir-es, les indigènes, les queers, les pauvres, etc.) – malgré les apparences d'inclusion.

L'ouvrage contient une préface de Jack Halberstam avec par ailleurs deux affiches : l'une réalisée pour

le Théâtre de L'Usine à Genève par Roland Lauth/AuthessX, Hélène Mateev et Léa Genoud ; l'autre produite par Pauline Perplexe, au cours des ateliers de traduction collective. Le texte est par ailleurs découpé en sept chapitres, qui abordent des sujets variés, plus ou moins structurés en filigrane autour d'un fil rouge : les gages de reconnaissance de l'ordre social dominant peuvent-ils faire lieu de réparation face aux torts que celui-ci a historiquement et violemment causé aux sous-communs ?

Présenté sous la forme d'un essai aux accents de manifeste, l'ouvrage pourrait dérouter plus d'un-e lecteur-riche, rompu-e aux codes de la pensée universitaire. Les auteurs transmettent volontairement leur pensée dans un registre parfois familier (« merdier », « hess », « cool », etc.) en signe d'une pensée élaborée dans une complicité intellectuelle, amicale et sous forme de conversations informelles. Cette irrévérence se confirme par le refus manifeste de se subordonner à l'exercice de la rigueur disciplinaire. Cette dernière s'entrechoque avec l'approche radicale relative à la pensée des sous-communs, résolument « sauvage » (p. 12), anti-bourgeoise, anti-réglementation, et non inféodée aux institutions légitimant un ordre social injuste (en particulier l'État et l'Université). Au-delà de groupes minoritaires, la notion de « sous-commun » renvoie également à un espace-temps qui s'épanouit dans l'ombre d'une respectabilité officielle, institutionnelle et scientifique : il est « l'utopique communsouterrain [sic] de cette dystopie » (p. 62) à laquelle renvoie la « comptabilité administrative » des sociétés (post-)industrielles. Cette utopie se réclame de la « fugitivité » créatrice et salvatrice des sociétés maronnes. Elle soulève également des enjeux épistémiques profonds. Parmi eux, celui des horizons politiques vers lesquels pourraient nous mener une pensée libérée des carcans des institutions officielles de savoir par un ordre capitaliste et bourgeois (p. 18).

Ce mode de pensée et d'organisation relatif aux sous-communs se décline en une série de propositions marquantes, guidées par le refus de tout conformisme. Parmi les idées fortes, le rejet radical d'une vision téléologique de l'histoire comme marche inévitable vers

le progrès expose clairement les visées révolutionnaires des sous-communs. Pour les auteurs, les « damné-es » de la modernité que sont les sous-communs ne doivent pas se laisser « envoûter » par les sirènes de celle-ci, qui font miroiter l'illusion d'une réparation possible. Au contraire, les sous-communs se doivent d'incarner une dissidence sans répit, et l'un des espaces de prédilection pour ce mode d'action serait alors l'Université. Loin d'être contradictoire, cette institution, garante de l'ordre social, se présente aussi comme un terreau d'une pensée subversive. Cette ambivalence fait ainsi cohabiter les gardien-nes de cet ordre aussi bien que ses réfractaires, relégué-es à la marge. Loin d'être une tare, cette position constitue au contraire un espace salubre au sein de l'Université, où peut s'épanouir une communauté fugitive (ou marronne), celle des sous-communs. Dans une autre proposition, on retient l'idée d'une distinction entre « noirceur » (*blackness*) et personnes noires (p. 57). La première désignant une « modalité de fuite constante » (p. 62), une errance qui répond à la singularité « indisciplinée » relative à la noirceur par rapport à son avènement dans l'histoire de la modernité avec la mise en place d'un système esclavagiste. Cette noirceur se veut réfractaire à toute forme de réglementation, qui tend à lui ôter sa dimension rebelle et fugitive.

À la réglementation – soit les politiques initiées par l'ordre dirigeant pour transformer les vies des communs en moyens de production capitalistes –, les auteurs opposent la planification. Ce terme étant fortement connoté idéologiquement – la planification renvoie à un mode d'organisation socialiste, fondé sur la propriété collective, en antagonisme avec les lois du marché (bien que « planification » ait été repris dans la terminologie du management) –, son adoption n'est pas anodine. Cependant, les auteurs mettent dos à dos « socialisme d'État » et néolibéralisme, pour insuffler un autre sens à ce mot. Dans leur pensée, la planification désigne tout type d'expérimentation collective et informelle. Elle donne aux sous-communs les moyens de reproduire leur propre subsistance (« autosuffisance »), celle d'une marginalité assumée et ésotérique, qui, volontairement, veut échapper à l'impératif de contrôle de l'ordre dirigeant.

Ce livre se présente comme une (res-)source de réflexion s'adressant à toutes celles et ceux qui non seulement vivent à la marge – ou plutôt dans les « soubassements » – de nos sociétés modernes, mais qui plus est refusent toute intégration « réhabilitante » vers le Centre, là où siègent les classes dominantes. Être sous-commun, c'est voir dans cette condition précaire, un espace propice à la création de nouveaux modes de vie et de pensée liée à une réclusion salvatrice, à l'image des communautés marronnes, constituées par les esclaves fugitifs-ives pour échapper à la condition mortifère à laquelle la société plantocratique les condamnait. Plus largement, l'ouvrage puise dans la condition noire, et dans les musiques qui en sont issues (notamment le jazz), pour mettre en exergue les vertus d'une conception anarchique de soi et du collectif, en dehors des injonctions (« réglementation ») imposées par l'ordre social capitaliste et ses institutions.

La portée des réflexions contenues dans cet essai paraît *a priori* limitée, au regard de leur ancrage dans un contexte états-unien spécifique, comme le renseigne le problème de la dette étudiante dans les universités privées (qui pourrait moins parler à un lectorat français). On peut se demander en quoi ce texte traduit en français peut éclairer le contexte républicain d'une France postcoloniale. Au sein de ce territoire, les sous-communs pourraient renvoyer à une variété d'expériences, allant des Gilets jaunes jusqu'aux initiatives collectives en non-mixité politique entre membres de groupes minorisés (de genre, de race, de sexualité). Si un tel ouvrage, plus ou moins difficile d'accès, peut rester incompris et ne parler qu'à un nombre restreint de sous-communs (pas nécessairement conscient-es d'en être), il a le mérite d'introduire, bien qu'implicitement, un courant de pensée méconnu en France : celui de l'« optimisme noir » (*Black optimism*), débattu dans les espaces intellectuels noirs aux États-Unis. Ce courant fait face à celui du « Black pessimism », introduit en France par *Noirceur : Race, genre, classe et pessimisme dans la pensée africaine-américaine au XXI^{ème} siècle* (2022) de Norman Ajari. Si l'« optimisme noir » et le « pessimisme noir » convergent vers une réflexion paradigmatique

sur la négrophobie structurelle des sociétés modernes, ces courants s'opposent sur l'interprétation à donner à cette « matérialité » noire (*blackness*). Lorsque le « pessimisme noir », notamment à partir de l'analyse phénoménologique de Frantz Fanon dans le chapitre « L'expérience vécue du Noir » de *Peau noire, masques blancs* (1952), associe cette matérialité à une mort sociale et à la négation de l'être, l'autre, au contraire, rejette cette lecture, comme le souligne l'universitaire africain-américain, spécialiste du fait religieux, William David Hart (2018. « Constellations : Capitalism, Antiracism, Afro-Pessimism, and Black Optimism ». *American Journal of Theology & Philosophy* 39 (1) : 5-33). À une vision assombrie et absolue de la matérialité noire, est insufflé un raisonnement dialectique qui conduirait à penser qu'en réponse à la mort sociale, la condition noire s'engage dans des « lignes de fuite » afin d'échapper à l'imminence de cette condamnation. Il s'ensuit de cette lutte contre la négation, la création de nouveaux devenirs, certes précaires mais en contradiction avec la nécropolitique qui annihilerait les vies noires. Conçue à deux et dans un esprit primesautier et poétique, cette expérimentation invite, au-delà de son contenu, à revenir sur une pratique qui selon les auteurs est menacée (p. 136) : celle de l'étude – cette mise en relation informelle au cours de laquelle s'élabore inévitablement une pensée – que les auteurs cherchent à rappeler dans un contexte où l'Université est devenue, à côté de l'usine, un signifiant néolibéral de la production et de l'exploitation capitaliste (p. 137).

Devulsky, Alessandra. 2023.

Le colorisme. Métissage, nuances de couleurs de peau et discriminations.

Paris : Anacaona.

Garance Navarro-Ugé

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et EHESS (France)

garance.navarro.uge@gmail.com

Sous la forme de l'essai, l'autrice s'attaque à la problématique du colorisme : « cadre identitaire racial et politique qui fige les individus dans des archétypes prédéfinis » (p. 12). Le colorisme est une idéologie – une